



FÉMINISTE ET CROYANTE: *heureux mélange?*

En 2019, nombreuses sont celles qui conjuguent, discrètement ou avec fierté, leur spiritualité et leurs valeurs féministes au Québec. Tour d'horizon d'un sujet qui fascine, divise, et qui n'a certainement pas fini de faire réagir. *texte* ELISABETH MASSICOLLI

Être féministe et pieuse, un paradoxe? On l'a longtemps pensé. Pas question de revenir en arrière après le combat de nos grands-mères et arrière-grands-mères, qui ont lutté pour se défaire du joug de l'Église, des griffes patriarcales de la religion... Non? Au courant des années 1970, les féministes de la deuxième vague, qui luttent pour l'égalité entre les hommes et les femmes, semblent s'entendre sur la question: la religion, non merci, on en a soupé! Alors qu'elles investissent les autres sphères de la société québécoise, elles délaissent les bancs d'églises et militent pour un État entièrement laïque, dans lequel la religion serait reléguée au domaine du privé. Celles qui continuent de s'associer à un groupe religieux doivent le faire presque secrètement, sous peine d'être jugées par une communauté de plus en plus antireligieuse.

«Vous savez, les premières organisations féministes québécoises étaient religieuses, affirme de but en blanc Carmen Chouinard, chargée de cours et chercheure à l'Institut d'études religieuses de l'Université de Montréal. On leur doit beaucoup – notamment le droit de vote! Ce n'est qu'après la Révolution tranquille que les féministes – majoritairement des femmes blanches et bourgeoises – ont renié en masse la religion.» Pour elles, qui venaient d'accéder au marché du travail, qui se libéraient sexuellement et qui se défaisaient du poids des grossesses à répétition imposées par le clergé, la foi était synonyme de régression.

Le féminisme dit de troisième vague déferle sur la société québécoise au tournant des années 1990, balayant sur son passage une foule d'idées préconçues. Au sein du mouvement féministe, on laisse tranquillement plus de place à la diversité, et on comprend que les discriminations sont intersectionnelles; c'est-à-dire qu'il existe des femmes plus marginalisées que d'autres, notamment les femmes de couleur, les femmes LGBTQA+, les femmes transgenres ou les femmes handicapées. Elles doivent composer avec le sexisme, certes, mais aussi avec d'autres formes de stigmatisation.

Moins homogène dans sa ligne de pensée, ce courant féministe nouveau genre fait éclater l'identité féminine. À force d'échanges, de dialogues et de débats, on réalise qu'il n'existe non pas «un», mais bien «des» féminismes. Qu'il y a autant de façons d'être féministe que de façons d'être femme. On s'inspire alors des luttes d'autrefois en tenant compte des enjeux actuels, et en se battant pour le libre choix des femmes – de toutes les femmes! – dans les différentes facettes de leur vie: personnelle, conjugale, professionnelle, sexuelle et... religieuse!

«À partir du moment où on a compris que le féminisme ne pouvait être ni unique ni homogène, et qu'il devait plutôt être inclusif, les féministes religieuses ont commencé à sortir de l'ombre, dit Mme Chouinard. De nos jours, elles sont plus nombreuses qu'on pourrait le penser! Et elles n'adhèrent pas nécessairement aux dogmes d'une des grandes religions; la spiritualité d'aujourd'hui s'est élargie.»

«À partir du moment où on a compris que le féminisme [...] devait plutôt être inclusif, les féministes religieuses ont commencé à sortir de l'ombre.»

CARMEN CHOUINARD, CHARGÉE DE COURS ET
CHERCHEURE À L'INSTITUT D'ÉTUDES RELIGIEUSES
DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

DE L'IMPORTANCE DE L'INTERPRÉTATION

L'un des arguments des féministes de la deuxième vague pour se détacher des grandes religions monothéistes était plutôt simple: leurs doctrines sont patriarcales, sexistes et même misogynes. On se rappelle, par exemple, de Janette Bertrand qui, en 2013, au moment du débat houleux sur la Charte des valeurs québécoises, avait affirmé que «les porte-parole des religions font reculer [les droits des femmes] en [les] reléguant uniquement à leur rôle de procréatrices». Ainsi est né le «mouvement des Janette», un groupe non partisan critiquant le catholicisme – et encore plus durement les autres religions – et militant pour l'adoption d'une charte «qui promeut la séparation de l'État et des religions et l'égalité des femmes et des hommes». Pour les plus de 60 000 signataires de la pétition lancée par le groupe ainsi que pour Mme Bertrand, «la Bible, le Coran et la Torah ont été rédigés il y a des siècles dans des sociétés patriarcales basées sur la supériorité de l'homme sur la femme. Ces textes sont rétrogrades et fondamentalement sexistes».

Selon Carmen Chouinard, c'est loin d'être noir ou blanc. «Il faut remettre les textes religieux [des principales religions abrahamiques, soit le christianisme, le judaïsme et l'islam] dans un contexte historico-critique. Ils ont pour la plupart été interprétés par des hommes

évoluant dans une société patriarcale; pas étonnant, alors, qu'ils aient tendance à être machistes», dit-elle. Selon la spécialiste, en oubliant la fameuse règle du masculin qui l'emporte sur le féminin et en les replaçant dans un contexte plus actuel, on peut donner un sens nouveau aux textes religieux et en faire une lecture beaucoup plus large et englobante. «Mais ce besoin – et cette envie – de réinterprétation ne date pas d'hier, lance-t-elle. Par exemple, déjà en 1895, Elizabeth Cady Stanton publiait *The Woman's Bible*, dont l'objectif était de remettre en question l'idée véhiculée par l'Église que les femmes devaient obéir aux hommes.» ➤

La manifestation des Janette, mouvement lancé par Janette Bertrand et prônant la laïcité, a réenclenché le débat en octobre 2013. Plusieurs personnalités y ont pris part, dont Julie Snyder, Patricia Tulasne, Michelle Blanc, Brigitte Poupart et Lucie Laurier.



Même son de cloche du côté de la D^{re} Nora Lafi, historienne spécialiste des villes du monde arabe. «Dans le Coran, la femme et l'homme sont deux entités égales. Mais les interprétations plus récentes des textes, souvent faites par des hommes ayant une méconnaissance de l'arabe, ont repris l'idée qu'Ève proviendrait de la côte d'Adam, et donc qu'elle lui serait inférieure, explique-t-elle. C'est pourquoi il est important de revenir à la base, de relire les textes originaux avec attention. Ils donnent en fait une grande place aux femmes, et nulle part n'est-il écrit qu'il existe une "manière d'être" une femme musulmane. Au contraire, on est dans le non-jugement.» Selon elle, l'interprétation erronée des textes religieux sert la plupart du temps des enjeux politiques: «Ça me fait toujours rire de voir des hommes faire la morale aux femmes en se référant aux textes du Coran, alors qu'ils ne lisent même pas l'arabe», s'esclaffe-t-elle, mi-figue, mi-raisin.

Longtemps, Nataly Gilbert, une coordonnatrice au doublage de 48 ans très impliquée dans le mouvement féministe québécois, ne s'est pas reconnue dans les textes religieux. Si bien qu'elle croyait que ce n'était tout simplement pas sa tasse de thé. C'était avant qu'elle entende parler du judaïsme réformé. «Je suis critique, souvent sceptique, et j'aime dire que je revendique ma spiritualité plutôt que d'affirmer que je suis croyante, avoue-t-elle d'emblée. Mais j'ai trouvé mon compte au sein de la communauté du judaïsme réformé; une religion dans laquelle... on n'est même pas obligé de croire en Dieu!» Ce courant humaniste et progressiste du judaïsme, qui prône l'acceptation et l'inclusion des différences, permet aux femmes de participer entièrement à la vie spirituelle: de prier aux côtés des hommes, de lire la Torah et le Talmud, d'interpréter les textes religieux, de chanter, de porter la kippa et le châle de prière et même d'être rabbin. «L'un des commandements est d'ailleurs de lire les textes sacrés avec un oeil critique, de se les approprier. Contrairement à l'Église catholique, il n'y a pas de clergé, de hiérarchie; c'est à chacun d'interpréter les écrits selon sa propre réalité, ses questionnements et ses aspirations.»

DUR, DUR D'ÊTRE RELIGIEUSE (ET FÉMINISTE)

Malgré les avancées concernant la question de «choix» en matière de mode de vie et de croyances, plusieurs féministes croyantes peinent encore à assumer complètement leur identité, de peur d'être jugées soit par leur communauté religieuse, soit par la communauté féministe.

Sabrina Di Matteo, diplômée en théologie et engagée dans l'accompagnement spirituel de jeunes chrétiens, ainsi qu'en formation auprès de communautés religieuses, estime qu'il peut être gênant de vivre sa foi au Québec. «On manque de modèles, de témoins. C'est pourquoi je n'ai plus peur de

m'affirmer comme croyante engagée et comme féministe. Il est grand temps de montrer qu'il existe une multitude de façons de croire.» Les sujets chauds, comme l'avortement, la contraception ou la place des femmes au sein de la hiérarchie ecclésiastique, peuvent toutefois creuser un fossé entre les deux identités. «C'est là que ça devient plus compliqué, dit-elle. L'Église a des positions très arrêtées sur certains sujets, et c'est difficile pour moi d'être en accord avec elle sans admettre des complexités et des zones grises. Ma foi me porte à écouter, à ne pas juger et à dialoguer. Pour moi, ça ne sert à rien de condamner. Il faut plutôt essayer d'aider.»

Pour Éliane, une enseignante de 32 ans qui se dit féministe et catholique, l'absence de représentation des femmes dans le clergé est aussi un problème, mais ça ne l'empêche pas d'apprécier son implication au sein de l'Église. «Les femmes sont la colonne vertébrale des paroisses, ça a toujours été une évidence pour moi. Même si j'ai toujours cru que les femmes méritaient d'être ordonnées prêtres au même titre que les hommes, faire ma part dans ma communauté religieuse est quand même une façon d'affirmer mon féminisme; je fais ma place, je vais de l'avant, je prends de nouvelles responsabilités.» Même constat du côté de Sabrina Di Matteo, qui déplore l'absence de femmes dans la hiérarchie catholique, et qui milite pour que les talents féminins au sein de la communauté religieuse soient reconnus. «Ça prendra beaucoup de temps et d'audace pour faire changer la structure catholique, mais en attendant, il y a plusieurs façons de mettre de l'avant le charisme des femmes d'Église et d'en profiter, en les plaçant dans des rôles d'animation de la foi ou d'accompagnement de la communauté, par exemple.»

«Lorsque je me suis convertie au judaïsme, des proches se sont éloignés, déplore quant à elle Nataly Gilbert. Ils croyaient que la religion allait me changer, que j'allais me couper du monde. Pourtant, je suis la même! C'est une



«Il est grand temps de montrer qu'il existe une multitude de façons de croire.»

SABRINA DI MATTEO,
DIPLOMÉE EN THÉOLOGIE

décision personnelle... Loin de moi l'idée d'imposer mes croyances à qui que ce soit. Mais que moi, la féministe engagée, devienne croyante, ça a eu du mal à passer dans mon entourage.» Éliane, quant à elle, estime avoir dû faire un véritable *coming out* lorsqu'elle a avoué à ses amis être croyante. «Pendant un temps, je disais à mes collègues que je ne pouvais pas dîner avec elles le mercredi parce que j'allais à une réunion. Au bout de quelques mois, j'ai trouvé le courage de leur avouer que c'était une rencontre de prière. Aujourd'hui, heureusement, je ne suis plus complexée par ma foi.»

La D^{re} Lafi, elle, estime que les deux communautés – religieuse et féministe – sont souvent divisées, au point de démontrer une certaine condescendance envers les femmes qui dérogent de leurs conventions. «Quand je dis être musulmane, on me juge parce que je ne porte pas le voile ou parce que je prône la laïcité dans la sphère publique et politique. Et lorsque je m'affirme féministe, on me regarde de haut, car je suis croyante. Pourtant, j'ai un rapport très intime et privé avec la religion; ma foi ne teinte pas mes idées, elle me rend simplement plus forte», dit celle qui se fait habituellement discrète sur le sujet.

Même réflexion de la part d'Angélique Marguerite Berthe Diène, une entrepreneure de 32 ans qui se dit féministe et catholique. «De nombreuses fois, au sein de ma communauté religieuse, on m'a lancé "Ne fais pas ta féministe!", alors que je défendais mes semblables. Ça en dit long!» Pour la jeune femme, il existe une nuance entre être «féministe ET croyante» et «féministe croyante». «J'ai l'impression que quand on appose ce qualificatif au mot "féministe", la lutte pour l'égalité en prend un coup... Et avant d'être croyante, je considère surtout être une femme qui souhaite voir ses pairs s'émanciper. Il est donc très rare que je mette ma religion au cœur de mes échanges avec les autres, puisque pour moi, ma foi est quelque chose de personnel, de privé. Ma lutte contre les discriminations sexistes, elle, ne l'est pas», dit celle qui s'intéresse depuis peu à d'autres formes de spiritualité. «Je découvre les religions de mes ancêtres, comme le vaudou ou le culte des orishas des traditions religieuses yoruba. On a longtemps pensé que c'était près de la sorcellerie, mais c'est faux! En tant qu'Africaine, je sens que j'ai le devoir de mieux connaître et de valoriser ces croyances qu'on a souvent qualifiées, à tort, de "sauvages"».

CE QU'ELLES EN RETIRENT

Paix, amour, confiance, calme. Toutes s'entendent pour dire que la religion leur apporte beaucoup, et qu'elle les aide, simplement, à devenir de meilleures versions d'elles-mêmes. «La foi me donne un regard sur le monde qui va au-delà de ce que l'œil voit, car je crois que tout ce qui nous entoure a été créé par un Dieu d'amour. Ça m'aide à ne pas juger les autres, à essayer de les aimer», dit Éliane. Nataly abonde en ce sens. «Je pense que si Dieu nous a tous créés à son image, c'est parce qu'on a le devoir de toujours faire mieux pour aider son prochain, pour prendre soin de l'environnement... Pour vivre dans un monde meilleur, finalement!» Elle ajoute que la religion lui donne des repères spirituels qui l'appuient dans la recherche de réponses à ses questionnements existentiels.

Pour Sabrina, la foi appelle à l'amour, au non-jugement, au pardon et au partage. «Je crois qu'il faut revenir à l'essentiel. "Aimez-vous les uns les autres". Ce n'est pas compliqué, et pourtant...» Elle explique que ce simple message teinte presque toutes les sphères de sa vie en la faisant se questionner. «Comment faire pour que les plus marginalisés aient une voix? Comment se sortir du capitalisme sauvage? Comment faire de l'environnement et de la santé de notre planète une priorité? Pour moi, ces questions sont aussi spirituelles, et ma quête de réponses est cohérente avec ma foi... et mes valeurs féministes!» ❖

LES FEMMES ET LA FOI AU CINÉMA

Trois films québécois qui proposent des pistes de réflexion intéressantes.



FEMMES ET RELIGIEUSES

(1999)

Une fascinante série documentaire de Lucie Lachapelle, qui retrace le parcours des religieuses dans la société québécoise en deux volets: *Épouses de Dieu* et *Ouvrières de Dieu*.

FÉLIX ET MEIRA

(2014)

Meira vit dans une famille juive très pratiquante. Le hic? Elle s'ennuie. C'est sans compter sa rencontre avec un homme, Félix, qui bouleversera son existence. Comment gérer ses obligations et ce nouvel amour?

LA PASSION D'AUGUSTINE

(2015)

Malgré sa rigueur, Mère Augustine adore la musique. Le couvent qu'elle mène à la baguette dans le Québec des années 1960 sera bientôt bouleversé par l'arrivée de sa nièce Alice, une pianiste talentueuse... et très rebelle.